

Lecture d'un brouillon de lettre à André Gide

Bernard Chassé

Alain Grandbois, lecteur du monde
Volume 30, numéro 2, automne 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/035944ar>
DOI : <https://doi.org/10.7202/035944ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)
1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Chassé, B. (1994). Lecture d'un brouillon de lettre à André Gide. *Études françaises*, 30 (2), 65-72. <https://doi.org/10.7202/035944ar>

Lecture d'un brouillon de lettre à André Gide

BERNARD CHASSÉ

Pour qui s'efforce de regarder avec un esprit juste l'œuvre et la personne d'André Gide, le premier trait qui frappe est celui-ci : de cette œuvre, on ne peut guère parler que d'une manière injuste. Maurice Blanchot¹

Alain Grandbois n'a publié qu'un seul texte sur Gide, au printemps 1951, lors de la parution d'un numéro spécial de *la Nouvelle Revue canadienne*² qui soulignait la disparition récente du célèbre auteur des *Nouritures terrestres* (décédé, à Paris, le 19 février 1951). Sur le mode du souvenir, Grandbois évoque dans ce texte quelques-unes de ses lectures de jeunesse, alors qu'il dévorait, dit-il, tout ce qu'il pouvait trouver sur les rayons de la bibliothèque familiale. Parmi l'ensemble des auteurs qu'il énumère, c'est Dostoïevski qu'il admire le plus : « Je trouvais, chez le grand Russe, l'homme de ses livres. Il écrivait *Le Joueur*; il jouait. Il se révoltait; il payait ses révoltes par des années de baigne sibérien. Ses créatures lui collaient à la peau³. » À l'inverse, Gide incarne selon lui toutes les contradictions possibles : « Gide maudissait la famille, Gide vivait

1. « Gide et la littérature d'expérience », *La Part du feu*, Paris, Gallimard, 1949, p. 208.

2. Alain Grandbois, [sans titre], « André Gide. Opinions », *La Nouvelle Revue canadienne*, Ottawa, vol. 1, n° 2, avril-mai 1951, p. 54.

3. *Ibid.*

bourgeoisement, en famille. Gide vomissait le cadre social, Gide retirait ses petites rentes⁴.»

Tout au long de sa vie, Grandbois ne cessa pourtant jamais de fréquenter l'œuvre de Gide, dont il affirmera connaître presque « tous les livres⁵ », ajoutant aussitôt ces quelques réserves : « Je n'ai jamais lu une page de lui qui ne m'ait parfaitement enchanté [...] Au moment où j'écris ces quelques lignes [...] Gide continue de faire mes délices. Mais il ne me bouleverse pas⁶. » Faut-il voir dans ces propos une simple contradiction ? Les rapports de Grandbois avec l'œuvre gidienne sont autrement plus complexes, marqués par une sorte d'ambiguïté inhérente, de flottement, se traduisant, chez lui, tantôt par une admiration sans bornes (ne considérerait-il pas Gide comme « l'un des quatre ou cinq génies » de notre siècle⁷ ?), tantôt par un profond malaise.

Nous trouvons les traces d'une ambivalence à peu près semblable dans le brouillon inédit d'une lettre de Grandbois, possiblement datée entre 1930 et 1933 et adressée à André Gide, que nous nous permettons de retranscrire ici :

Monsieur,

Votre éducation rigide, l'importance de votre œuvre, son influence, et ces lumières que vous jetâtes sur divers mécanismes obscurs de notre pauvre nature m'ont longtemps rempli d'effroi, d'admiration et — dois-je vous l'avouer ? — d'étonnement. Quelques milliers de jeunes âmes se sont nourris [*sic*] de votre subtil enseignement. Moins désintéressée, toute une génération de non moins jeunes écrivains en mal d'inquiétude, d'ambitions et d'argent s'est âprement disputée [*sic*], comme loups furieux, les reliefs de vos festins. Enfin, de fort jolis petits suicides très bien tournés ont ajouté à votre gloire la consécration définitive. Vous êtes immortel. Ceci étant dit, je suis à l'aise pour formuler certaines réserves à l'auteur de *Si le grain* [*sic*].

Monsieur, ne voyez-vous donc pas la bizarrerie, je dirais même l'inconvenance de votre invite ? Et vous est-il donc impossible

4. *Ibid.*

5. *Ibid.* Il est fait mention de sept livres de Gide dans l'inventaire de la bibliothèque de Grandbois, déposée aujourd'hui chez un antiquaire de Deschambault. Ces livres sont les suivants : *Corydon* (1924*), *Si le grain ne meurt* (1924*), *La Symphonie pastorale* et *Isabelle* (1925), *La Porte étroite* (1926), *Journal des faux-monnayeurs* (1927), *L'École des femmes* (1929*) et *Pages de Journal* (1936). L'astérisque signale ici les éditions originales ou les premières éditions courantes.

6. *Ibid.*

7. *Ibid.*

Monsieur,

Votre éducation rigide, l'impudence
de votre œuvre, son influence, si ce dernier
de que vous jetâtes sur deux ou trois
obscurs de votre œuvre, votre œuvre, votre
temps rempli d'effroi, d'admiration et de
peur d'œuvre! — d'étonnement. Quelque
milliers de personnes se sont soulevés
contre votre subtil et négatif enseignement. En son
démocratie, toute une génération de personnes
jeunes, écrivains en mal de tranquillité, d'ambition
et d'argent s'en sont aperçus et ont
comme temps finis, le relief de son geste
enfin, de fait, plus petit suicide très bien
nés ont apporté à votre gloire la consécration
définitive. Vous êtes immortel. — Ceci étant
dit, je suis à l'aise pour formuler certains
revers à l'auteur de "Si le grain"
Monsieur, ne voyez-vous donc pas le bryer-
erie, je dirais même l'incorrection de vos
travaux? Et vous est-il donc impossible
d'en prévoir les tristes et fatales conséquences
si toute fin jamais le fait de l'accepter!

d'en prévoir les tristes et fatales conséquences si toutefois j'avais la folie de l'accepter! // M. Gide, M. Gide, vous l'apôtre, le contempteur du geste gratuit, de l'acte à l'état pur, [fin du manuscrit]⁸

Deux raisons justifient l'intérêt particulier de ce texte. D'une part, il appartient au corpus des rares textes de jeunesse de Grandbois et témoigne, en ce sens, des années de formation de l'auteur; de l'autre, s'il ne nous permet pas de croire que Grandbois a déjà rencontré Gide, il suppose un désir d'échanger personnellement avec lui. Ce brouillon de lettre constitue l'unique trace d'une possible correspondance entre les deux auteurs; la mise au propre n'a pas été retrouvée dans l'ensemble des archives gidiennes⁹ et aucune lettre de Gide n'a été répertoriée dans le fonds Grandbois de la Bibliothèque nationale du Québec.

Après avoir signalé le contresens manifeste que l'on trouve dans ce brouillon de lettre, entourant l'usage de la formule gidienne de l'acte gratuit, nous tenterons par le biais de deux textes peu connus, dont l'un est de Paul Morand, d'éclairer l'allusion que fait Grandbois à ces «fort jolis petits suicides» qui auront «ajouté, dit-il, à [la] gloire [de Gide] la consécration définitive».

Mais rappelons d'abord le sens général de la formule de l'«acte gratuit», devenue, comme l'on sait, avec la parution des *Caves du Vatican* (en 1914), l'un des lieux communs de la «sensibilité littéraire¹⁰» des années 1920. Plusieurs écrivains, qu'ils appartiennent ou non à la génération de Gide, jusqu'aux surréalistes, s'inspireront librement du personnage de Lafcadio, perçu comme le héros, ou disons plutôt l'anti-héros, et l'un des symboles les plus riches de l'après-guerre. Par définition, l'acte gratuit, écrit Éliane Tonnet-Lacroix :

c'est l'acte totalement «sincère», libéré des pesanteurs sociales, logiques ou morales. Détaché des motivations ou des fins qui commandent habituellement l'action, l'acte gratuit est à la fois désintéressé et absurde, libre de toute considération d'intérêt et de toute considération rationnelle¹¹.

8. La double barre signifie le passage du recto au verso.

9. On ne trouve aucune lettre de Grandbois à la Bibliothèque littéraire Jacques-Doucet, dans les archives privées de Madame Catherine Gide, ou parmi les quelque vingt-cinq mille lettres répertoriées par Claude Martin, président de l'Association des Amis d'André Gide (lettre de Claude Martin à l'auteur, 9 mai 1992).

10. J'emprunte ici les termes au titre de l'ouvrage d'Éliane Tonnet-Lacroix, *Après-guerre et sensibilités littéraires (1919-1924)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1991, 375 p.

11. *Ibid.*, p. 176.

En d'autres termes, l'acte « gratuit », c'est l'acte « pur ».

En écrivant : « M. Gide, M. Gide, vous l'apôtre, le contempteur du geste gratuit, de l'acte à l'état pur », Alain Grandbois transpose et inverse donc tout simplement la formule gidienne. En fait, la difficulté de cette phrase réside dans l'apposition du mot « contempteur » qui, dans le contexte, constitue évidemment un contresens (l'usage habituel du terme signifiant le mépris ou le dénigrement). Le lecteur a ainsi l'impression que le sens de la phrase se retourne subitement sur lui-même, comme si l'auteur affirmait le contraire de ce qu'il avance, que Gide, en somme, méprise ou dénigre l'acte gratuit, en même temps qu'il en est « l'apôtre ».

Il faut voir que cette contradiction n'est pas incompatible avec une certaine idée de l'acte gratuit : en l'occurrence celle du suicide, à laquelle Grandbois fait allusion un peu plus haut dans le brouillon de sa lettre à Gide.

Depuis l'enquête de *La Révolution surréaliste*¹² jusqu'aux *Enfants terribles* de Cocteau¹³, depuis la mort du peintre Jules Pascin, dont Grandbois rappelle le souvenir tragique dans *Visages du monde*¹⁴, le suicide traduit les nombreux symptômes de l'après-guerre : le sentiment d'un vide laissé par l'absence de Dieu (et la découverte de Nietzsche), les conflits de plus en plus marqués entre les générations, la faillite de l'Occident, l'esprit de la révolution, etc. Perçu souvent comme l'idéal de l'acte gratuit, du geste pur, le suicide témoigne d'un « nouveau mal du siècle », pour reprendre l'expression consacrée de Marcel Arland¹⁵, que l'on considère justement comme le plus représentatif des écrivains « inquiets » des années 1920¹⁶. Grandbois fait allusion à cette formule lorsqu'il désigne, non sans quelque ironie, cette « génération de non moins jeunes écrivains en mal d'inquiétude ». Deux textes, respectivement datés de 1931 et de 1932, nous permettent de mieux comprendre encore la logique apparemment contradictoire de ce

12. « Le suicide est-il une solution ? », *La Révolution surréaliste*, n° 2, 15 janvier 1925, p. 8-15.

13. Jean Cocteau, *Les Enfants terribles*, Paris, Grasset, 1957 [1929], 215 p.

14. Édition critique par Jean Cléo Godin, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, « Bibliothèque du Nouveau Monde », 1990, pp. 442-443.

15. Marcel Arland, « Sur un nouveau mal du siècle », *Nouvelle Revue française*, février 1924, repris dans *Essais et nouveaux essais critiques*, Paris, Gallimard, 1952, p. 11-21.

16. Cf. Éliane Tonnet-Lacroix, *op. cit.*, p. 77. Sur la notion d'« inquiétude », nous renvoyons le lecteur aux textes de Benjamin Crémieux, *Inventaires. Inquiétude et reconstruction. Essais sur la littérature d'après-guerre* (Paris, Corrêa, 1931, 272 p.) et de Henry Daniel-Rops, *Notre inquiétude. Essais* (Paris, Perrin, 1927, 297 p.).

brouillon de lettre, où Grandbois lie indissociablement la notion de l'acte gratuit et l'idée du suicide.

Le premier de ces deux textes a pour titre *Un malfaiteur : André Gide*¹⁷. Il s'agit là, en réalité, de la réédition d'une lettre intitulée : « Accusation publique d'assassinat d'âme contre André Gide », préfacée « d'outre-tombe » par l'Archevêque de Beaumont¹⁸, parue pour la première fois en 1924, sans nom d'auteur et d'éditeur. À l'époque, ce texte fit quelques remous dans les milieux littéraires, d'autant qu'il couronnait une suite de batailles engagées contre la personne et les influences « démoniaques¹⁹ » de Gide, l'une des plus célèbres ayant été menée par le critique Henri Béraud²⁰. Cette lettre d'« Accusation » constitue le réquisitoire d'un père de famille qui accusait Gide d'être responsable de la mort de son jeune fils, qui se serait tué après avoir lu les *Nourritures terrestres*. Pour que la portée réelle de ce texte puisse être bien comprise, il importe d'avoir à l'esprit le contexte des années 1920, alors que déferle sur Paris une vague de conversions, qu'on rappelle à l'ordre les âmes perdues, qu'on condamne l'immoralisme de Gide. Ce dernier ne répondit jamais publiquement aux allégations que l'on portait contre lui, mais, s'il faut en croire l'un de ses biographes, il fut profondément « indigné de voir ainsi son visage défiguré, sa probité mise en doute²¹... ». Dans « De l'influence en littérature », il avait en quelque sorte répondu d'avance, affirmant sans détours : « Ceux que la littérature a tués, je pense qu'ils portaient déjà la mort en eux [...] l'influence [...] ne crée rien : elle éveille²². » En 1931 donc, le texte de cette lettre incendiaire paraît pour la seconde fois, chez Albert Messein, où (étrange coïncidence ?) Grandbois publiera deux ans plus tard son premier livre, *Né à Québec*.

En 1932, Paul Morand publie dans *la Revue de Paris*, à l'occasion du Centenaire du Romantisme, une réflexion sur

17. *Un malfaiteur : André Gide, précédé d'une lettre-préface d'Adolphe Retté*, Paris, Édition Albert Messein, 1931, 47 p.

18. Archevêque de Paris, Christophe de Beaumont (1703-1781) fut l'adversaire des jansénistes et de plusieurs philosophes. Dans une *Lettre célèbre*, Rousseau répondit à son mandement contre l'*Émile*.

19. Henri Massis, *Jugements*, Paris, Librairie Plon, t. 2, 1924, p. 21.

20. Henri Béraud, *La Croisade des longues figures*, Paris, Éditions du Siècle, 1924, 158 p.

21. Léon Pierre-Quint, *André Gide, sa vie, son œuvre*, Paris, Librairie Stock, 1932, p. 94-95.

22. André Gide, *Prétextes. Réflexions sur quelques points de littérature et de morale*, Paris, Mercure de France, 1947 [1903], p. 28.

«Le suicide en littérature²³». À titre d'exemple, Morand fera appel à l'œuvre gidienne et à la personne de Gide. Dans un premier temps pour rappeler les influences proprement littéraires des *Caves du Vatican* et introduire la notion d'acte gratuit et de suicide. «C'est la guerre, écrit Morand, et surtout l'après-guerre, qui nous apporta la désespérance métaphysique exprimée par l'*acte gratuit*, dont le crime en général, et en particulier le crime contre soi-même, est le prototype²⁴.» Ensuite pour réaffirmer les influences *morales* de Gide, qui «approuva», souligne Paul Morand, le suicide de Maurice Léon²⁵.

Le seul texte que Gide fit paraître sur Maurice Léon se trouve dans *Prétextes*²⁶ et consiste en un très court résumé du *Livre du petit gendelettre*²⁷, sorte de journal intime du jeune homme. Or, il suffit de retourner à ce texte pour rapidement se rendre compte que, d'aucune manière, Gide n'approuva le suicide de Léon.

On peut supposer que Grandbois a eu connaissance de l'un ou l'autre de ces deux textes, seuls textes datés du début des années 1930 que nous ayons pu retrouver, où la personne de Gide est directement associée aux suicides de jeunes lecteurs ou écrivains. Cette hypothèse expliquerait, en tout cas, la dernière phrase du projet de lettre; et il faudrait comprendre que Grandbois voit en Gide un contempteur non du suicide mais de l'humanité.

Vingt ans séparent ce brouillon et le texte que Grandbois publia sur Gide dans la *Nouvelle Revue canadienne*. Vingt ans au cours desquels c'est presque toute l'œuvre grandboisienne qui s'est mise en place. L'un des seuls autres textes où Grandbois mentionne le nom de Gide date de 1963, alors qu'il raconte dans les *Cahiers de l'Académie canadienne-française* la première soirée qu'il passa avec Marcel Dugas (en 1925), à l'occasion de laquelle ils discutèrent «de Suarès, de Gide, du

23. Repris dans *L'Art de mourir* avec les *Lettres de Sénèque sur la mort et le suicide*, Bordeaux-Le Bouscat, L'Esprit du temps, coll. «Contrastes», 1992 [1934], 111 p. L'essentiel de ce texte s'articule sur et s'oriente vers une conception bien précise de la littérature de l'après-guerre, qui serait, selon Morand, indissolublement liée à la vie. L'art, et la littérature en particulier, influence notre façon de vivre et, réciproquement, la vie inspire le discours littéraire. «Nouveaux Dorian Gray, conclut Morand, nous ressemblons de plus en plus à ces préfigurations que sont les héros de romans; et, à son tour, le roman emprunte à la réalité ses personnages.» (*Ibid.*, p. 68-69.)

24. *Ibid.*, p. 30. C'est Morand qui souligne.

25. *Ibid.*, p. 32.

26. *Prétextes*, *op. cit.*, p. 161-164.

27. Maurice Léon, *Le Livre du petit Gendelettre*, préf. de Paul Adam, 2^e éd., Paris, Ollendorf, 1900, xv-305p.

nouveau roman de Mauriac²⁸». Gide, ici, n'apparaît pas par hasard, puisque en effet un certain nombre d'indices nous laissent croire que Dugas a incité Grandbois à lire et relire l'œuvre gidienne. En 1926, Dugas lui offrira un exemplaire longuement dédicacé de *La Porte étroite*, en espérant qu'après cette lecture, écrit-il à Grandbois, «vous vous remettiez à croire au génie littéraire de la France²⁹». Par ailleurs, le portrait que Grandbois esquisse de Dugas renvoie à l'image de Gide. C'est celui d'un Marcel Dugas «proustien dans sa pudeur trop délicate», paradoxal dans la conduite de sa vie; c'est aussi l'image d'un Dugas romantique, qui connaît parfois de terribles moments d'angoisse, allant jusqu'à songer au suicide³⁰. D'où l'importance qu'il nous faudra bien accorder, un jour, aux relations Grandbois-Dugas. Nous saisissons peut-être un peu mieux les années de formation de Grandbois, dont les contradictions, jamais gratuites, montrent bien que l'on écrit toujours avec et contre ceux qui nous précèdent.

28. « Marcel Dugas », *Cahiers de l'Académie canadienne-française*, n° 7, *Profils littéraires*, Montréal, [s. éd.], 1963, p. 154.

29. Cf. Inventaire de la bibliothèque Grandbois préparé par Simone Dupuis (Université de Montréal).

30. « Marcel Dugas », *op. cit.*, p. 157-159.